

Saint Antoine Daniel, martyr canadien (suite)

Fernand Potvin, s.j.

Volume 9, numéro 4, mars 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301792ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301792ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potvin, F. (1956). Saint Antoine Daniel, martyr canadien (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(4), 562–570. <https://doi.org/10.7202/301792ar>

SAINT ANTOINE DANIEL, MARTYR CANADIEN

(suite)*

CHAPITRE VI

DIX ANNÉES D'APOSTOLAT (1638-1648)

RETOUR EN HURONIE — SITUATION DU PAYS À SON ARRIVÉE —

Au début de l'automne 1637, de mauvaises nouvelles arrivées de la Huronie avaient commencé à jeter de l'inquiétude chez les Pères de Québec. De temps à autre, un Algonquin de retour des « pays d'en haut », rapportait que les Hurons s'étaient révoltés contre les missionnaires, les accusant de toutes sortes de maléfices et surtout d'avoir suscité les épidémies qui décimaient leur nation; on s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle d'un massacre général.¹

L'hiver passa, mais aucun messenger ne vint confirmer ces craintes. Dès que la nouvelle saison eut rendu la navigation possible, Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, organisa une expédition afin de tirer au clair cette situation inquiétante. Il hésitait cependant à sacrifier des hommes dans une entreprise aussi dangereuse car, si les rumeurs étaient fondées, ils couraient le risque d'être massacrés à leur tour. C'est alors que les deux séminaristes du Père Daniel s'offrirent spontanément au gouverneur pour aller aux nouvelles. Leur qualité de Hurons les protégeait contre l'hostilité de leurs compatriotes tandis que leur sympathie pour les Pères et les Français en faisait des messagers sûrs et fidèles.

Un jeune Français et le Père Daniel² accompagnèrent les séminaristes dans ce voyage afin de les ramener à Québec au

* Voir notre *Revue*, vol. VIII (3) : 395-414; (4) : 556-564; IX (1) : 74-92; (2) : 236-250; (3) : 392-409.

¹ P. Le Jeune, Q 1638, 25g.

² Le P. Le Jeune écrit: «... nous enuoiasmes avec eux le P. qui les auoit instruits au Seminaire...», Q 1638, 25g; cette désignation ne peut convenir qu'au P. Daniel.

cas où les Hurons auraient mis leurs menaces à exécution. Si cependant, la conspiration ne provenait que d'une faction, ils avaient ordre d'assurer les autres que les Français ne leur retireraient pas leur amitié. C'est dire tout l'intérêt que ces derniers portaient à la bonne entente avec le peuple huron.

Le Père Daniel, ses deux séminaristes et le jeune Français prirent place à bord de canots algonquins qui remontaient vers leur pays. Ces sauvages avaient souvent entendu les prières publiques auxquelles les Pères de Québec et de Trois-Rivières invitaient les Hurons, surtout lorsqu'ils se rencontraient en groupes considérables pour la traite. À leur tour, les Algonquins demandèrent au Père Daniel de les initier à ces prières. Ne sachant pas leur langue, « il prit quelques litanies que nous auons dressées des attributs de Dieu, et leur fit chanter tous les soirs et tous les matins, faisant le mesme dans les nations qu'ils rencontroient, ces peuples publians volontiers en leur langue les grandeurs du maistre qu'ils ne cognoissent pas encor ».³ Cette attention charitable du Père Daniel gagna leur cœur et, au cours de ce long voyage, ils ne manquèrent pas de lui renouveler la même demande.

Un jour, Armand-Jean Andehoua, qui voyageait en compagnie d'un jeune Algonquin, échappa de justesse à la mort. Leur canot, chargé de la caisse-chapelle, se heurta soudain contre une vague énorme qui renversa l'embarcation avec tout ce qu'elle contenait. Le jeune Algonquin se tira facilement du danger, mais Armand, désireux de sauver le bagage du Père, fut bientôt emporté par le courant: « Ce pauvre ieune Chrestien, aiant combattu contre la mort iusques à auoir les mains toutes écorchées, et le corps tout brisé... adresse à Dieu du fond des abysmes, non de la bouche qu'il tenoit bien fermée, mais du cœur, qu'il respandit deuant sa bonté. Vous estes le Maistre de la vie, lui disoit-il, la mienne n'est plus à moy, car ie ne la sçaurois conseruer: vous pouués tout, laissez-moy mourir, faites-moy reuiure, vous estes mon Dieu ».⁴ Il parvint cependant à rattraper quelques herbages grâce auxquels il put rejoindre la

³ *Ibid.*, 25d.

⁴ P. Le Jeune, Q 1638, 26g.

rive. Le Père Daniel commençait déjà à déplorer la mort du jeune Armand lorsqu'il le vit sortir de la rivière, tout confus d'avoir laissé se perdre le précieux bagage. Il n'en finissait plus de s'excuser « quand le P. l'embrassant, luy dit: C'est assés, mon fils, c'est assés que vous soiés viuant, ne parlons point de nostre perte, mais benissons Dieu de ce qu'il vous a retiré de la mort ».⁵

Ce fut bientôt au tour du Père Daniel de passer à un doigt de la mort. Épuisé par trois cents milles de navigation à contre-courant, il arriva le dernier au portage qui conduisit à l'« Isle » des Algonquins. Le Père se fit bientôt distancer par ses compagnons plus vigoureux que lui jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, il se laissa choir sur le sol. Dans une lettre écrite quelques semaines plus tard de la Huronie, il raconte à son Supérieur comment il pensa perdre la vie dans cette aventure:

Nous partismes dés le grand matin sans boire ny manger; nous cheminions à grand pas par vn tres-mauuais chemin, et dans de grandes chaleurs; i'estois chargé de mon petit bagage, ie croiois que mes gens s'arresteroient sur le Midy pour manger, mais ils me laisserent derriere, gagnant tousjours païs; ma foiblesse croissant avec la chaleur du iour, ie demeure là comme tout euanoüy, ie me iette à terre n'en pouuant plus; puis aiant pris vn peu de repos, ie trouue trois ou quatre grosseilles, qui ne me soulagerent pas beaucoup, car voulant reprendre mon chemin, ie fus contraint de me coucher vne autre fois, tant i'auois de mal à la teste, et de foiblesse par tout le corps, Je me souuenois assez de la pauure Agar et du Prophete Elie, que Dieu auoit secourus dans leurs necessités, mais mes pechés me defendoient d'esperer cette faueur temporelle; mon âme neantmoins se consolait se voiant partir de ce monde par obeissance, au cas qu'on ne me vinst point secourir. Je demeuray vne heure ou deux en cét état, quand mes gens s'estans apperceu que ie tardois trop, me vindrent chercher. Je leur demanday vn peu à manger, mais ils me répondirent qu'ils n'auoient rien; ils prennent mon petit bagage, et m'ex-

⁵ *Ibid.*, 26g.

citent à prendre cœur ; nous trouuâmes vn ruisseau, qui me raffraischit et qui me donna quelques forces pour arriuer sur le soir à l'Isle, où ie trouuay mes Seminaristes et nostre François bien en peine, car ils m'attendoient depuis deux iours. Ie fis rencontre de quelques Hurons parens de nostre Armand, avec lesquels ie me retiray. Les Algonquins m'enuoierent querir sur le soir pour les faire prier Dieu, et pour chanter les Litanies en leur langue dans leurs Cabanes. Ma debilité ne me pût empescher de leur donner ce contentement, qui m'estoit plus doux qu'à eux-mesmes. En fin nous apprismes icy que nos Peres et nos François se portoient bien aux Hurons, et qu'ils nous raconteroient à nostre arriuée les dangers qu'ils auoient encourus pendant l'hyver. Après nous estre raffraischis quelque temps dans cette isle, nous nous embarquâmes avec les Hurons, quittans les Algonquins en leur païs ; à deux iours de là nous trouuâmes les amis et les alliés de Joseph Theöathiron, qui descendoient vers les François ; ie fus d'aduis qu'il se mist en leur compagnie, pour passer encor vn hyuer à Kébec, afin de s'y fortifier duntage en la Foy. Bref, continuant nostre route, nous arriuâmes aux Hurons le 9. de Iuillet, estant partis de la Riuiere aux Prairies le 11 de Iuin, feste de saint Barnabé.⁶

Même accompli dans les circonstances les plus favorables, le voyage en Huronie réservait donc aux Pères des fatigues qu'ils ne pouvaient pas toujours supporter impunément. Ici, le Père Daniel nous raconte d'une façon très dégagée, presque plaisante, une aventure qui aurait pu facilement se terminer d'une façon tragique ; et pourtant, ce n'était là qu'une partie du voyage. Que dire de ces journées épuisantes où chacune des étapes le trouvait plus fatigué que la précédente, obligé de suivre ses compagnons beaucoup plus jeunes et plus agiles que lui ? Cet abandon imprévu au milieu de la forêt, il l'attribue, par un sentiment bien naturel, à ses fautes passées. Sans doute, ne faut-il pas prendre ces allusions à l'Écriture Sainte et à sa condition de

⁶ La *Relation* se poursuit ainsi : « Voila vne partie des choses que le Pere m'escriuoit » ; ce texte d'Antoine Daniel est donc un extrait tiré de la seconde et dernière lettre que nous possédions de lui ; la citation provient de Q 1638, 26-27g.

pécheur pour des signes évidents d'une humilité très profonde, car ces aveux se présentent, semble-t-il, dans un style trop formulaire. Toutefois, on ne peut se méprendre sur l'intention réelle qui les lui fait écrire, et c'est par là qu'il nous fait connaître ce qu'il est.

Cette aventure l'a considérablement affaibli. Néanmoins, le soir même de son arrivée, il se rend volontiers à l'invitation des Algonquins qui le pressent de venir diriger leurs prières. Nous retrouvons là un Père Daniel qui ne peut résister à l'appel de la charité, surtout lorsqu'il s'agit d'aider spirituellement ses sauvages. Ce dévouement au service du prochain, il le gardera toute sa vie.

Cependant, les nouvelles que les Algonquins de l'« Isle » lui avaient apprises sur la situation des Pères aux Hurons, le soulagèrent d'une pénible inquiétude. Aussi renvoya-t-il Joseph Theôthron à Québec tandis que lui-même se hâtait vers la Huronie. Le 9 juillet 1638, le Père Daniel retrouvait la terre de ses premiers ensemencements. Les fidèles compagnons qui, sans relâche, avaient poursuivi son travail, le reçurent avec joie.

* * *

Depuis deux ans, la mission huronne avait notablement évolué et, malgré toutes les difficultés survenues, ce changement marquait un véritable progrès. Lorsque les Pères Daniel et Davost revinrent à Québec en 1636, trois missionnaires seulement demeuraient à leur poste : de Brébeuf, Le Mercier et Pierre Pijart.⁷ La même année, cependant, l'arrivée des Pères Chastellain et Garnier,⁸ puis du Père Jogues,⁹ porta ce nombre à six. En 1637, le Père Paul Ragueneau, le futur supérieur, venait se joindre à leur groupe.¹⁰ Toutefois, peu avant le retour du Père Daniel en 1638, le Père Pierre Pijart était reparti une fois de plus pour Québec.¹¹ À ce moment, la Huronie comptait

⁷ J. de Brébeuf au T.R.P. M. Vitelleschi, [1636], Latourelle, 2 : 52-54.

⁸ Voir ch. IV : 62-3.

⁹ P. Le Jeune, Q 1636, 74g ; Jones, 300-1.

¹⁰ *Ibid.*, 304.

¹¹ *Ibid.*, 307.

donc six ouvriers déjà surchargés de travail. Riche d'une expérience de quatre années auprès des Hurons, bien au fait de leurs coutumes et de leur mentalité, le Père Daniel était en mesure d'apporter aux missionnaires une aide vraiment efficace.

On se souvient qu'à leur arrivée, en 1634, les Pères avaient longuement discuté sur l'emplacement de leur première résidence.¹² Ihonatiria leur avait alors paru le lieu le plus favorable malgré les pressantes invitations que leur avait faites le capitaine d'Ossossané. Mais lorsque leur nombre se fut accru suffisamment, ce fut de préférence dans cette bourgade qu'ils songèrent à établir un second poste. Au début du printemps 1637, le Père de Brébeuf obtenait facilement du capitaine d'Ossossané la permission d'y établir une résidence, celui-ci s'engageant même à la faire construire à ses propres frais. Le 5 juin, le Père Pijart, qui avait surveillé la construction de la chapelle, y célébra la messe et, le 9, les Pères pouvaient occuper leur nouvelle habitation, à la grande satisfaction de tous les Hurons d'Ossossané.¹³

Mais cette pénétration dans l'une des principales bourgades du pays ne pouvait s'accomplir sans susciter en même temps d'implacables jalousies chez les sorciers qui prévoyaient à brève échéance la ruine de leur prestige. À l'automne de 1637, une terrible épidémie leur fournit l'occasion de lancer contre les Pères de monstrueuses calomnies que les Hurons pourtant reçurent comme des oracles. Peu à peu, le vide se fit autour des Pères, leurs meilleurs amis n'osaient même plus continuer leurs visites. Les sorciers avaient réussi à accréditer chez leurs compatriotes cette accusation énorme : les Robes Noires étaient responsables de tous les malheurs qui affligeaient leur nation ; en conséquence, il fallait au plus tôt chasser du pays ces hommes dangereux et leurs infernales magies. La situation empira au point que, dans un grand Conseil où le Père De Brébeuf eut la courageuse audace de se présenter, on délibéra sérieusement de leur condamnation à mort.

¹² Voir ch. III : 41-42.

¹³ J. de Brébeuf au T.R.P. M. Vitelleschi, Ihonatiriä, 16 juin 1637, Latourelle, 2 : 71 ; Jones, 302-3 ; F. Le Mercier, Q 1637, 177.

Les Hurons étaient si bien persuadés du pouvoir malfaisant des Pères qu'ils allèrent jusqu'à accuser le Père Daniel d'avoir lancé contre eux une malédiction à cause de certaines paroles qu'il aurait adressées à un séminariste impatient de retourner chez lui. Un des principaux capitaines d'Ossossané vint en effet trouver les Pères pour les avertir des nouvelles rumeurs qui couraient sur leur compte :

Mes nepveux, nous dit-il, i'ay vne chose d'importance à vous dire, c'est qu'Antoine (il parloit du P. Daniel) a lasché vne parole inconsiderément, qui donne bien à parler au monde. L'Esté passé vn ieune homme se faisant prier pour demeurer à Kébec, estant sur le point de mettre le pied dans le canot : Que penses-tu faire ? luy dit-il, tu vas à la mort, la peste s'en va ruiner ton pais, croy moy, passe l'hyuer avec nous, si tu veux te tirer de ce danger. Voyla ce que ie viens d'apprendre à Onnentsati, où on parle de vous autres en fort mauuais termes : on tient tout assuré que vous estes la cause de nostre malheur. A toutes nos raisons il n'eut autre chose à nous repliquer, sinon que cela se disoit ce qui laissoit tousiours de fortes impressions dans leurs esprits.¹⁴

Vers la fin d'octobre, on était au plus fort de la tempête. D'un moment à l'autre, les Pères s'attendaient à ce que les Hurons se jettent comme des enragés dans leur demeure pour les exterminer ou les conduire au supplice. C'est alors que le Père de Brébeuf rédigea au nom de ses six compagnons le sublime testament qui faisait d'eux tous de véritables martyrs : « Nous sommes peut-estre sur le point de respandre nostre sang, et d'immoler nos vies pour le seruice de nostre bon Maistre Iesus-Christ, Il semble que sa bonté veuille accepter ce sacrifice de moy pour l'expiation de mes grands et innombrables pechez, et pour couronner dés

¹⁴ F. Le Mercier, Q 1638, 35 d ; voir aussi Bressani, 101-2. Cette accusation toute gratuite contre le P. Daniel fut solennellement rétractée quelques mois plus tard : « ... ils recognoissent desia les torts qu'ils ont eus de nous persecuter avec si peu de raison. Ils ont desaduoué publiquement ce qu'ils auoient controué du P. Antoine Daniel, si que toute l'assemblée agrea fort cette reparation d'honneur », F. Le Mercier, Q 1638, 58d.

ceste heure les seruices passez et les grands et enflammez desirs de tous nos Peres qui sont icy . . . ».¹⁵

Les Pères entreprirent une neuvaine de messes en l'honneur de saint Joseph auquel le Père de Brébeuf avait déjà eu recours à son départ de Québec. C'était d'ailleurs sous la protection de ce glorieux saint qu'il avait placé la nation huronne dès son arrivée en ce pays.¹⁶ Leur confiance inébranlable ne devait pas rester sans réponse :

Je ne sçay pas si le diable auoit mutiné ces Barbares contre nous ; si puis-je dire que nous n'auions pas encor acheué nostre neufuaine, que toutes ces tempestes s'appaisèrent ; en sorte qu'eux-mesmes s'en estonnoient entr'eux avec raison. Pouuons nous pas esperer qu'vn iour ce grand Patron de nos Infideles fera paroistre des effects encore plus admirables dans le changement de leurs cœurs ? Tant y a que depuis le 6. de Nouembre que nous acheuasmes nos Messes votiuës à son honneur, nous auons iouy d'vn repos incroyable, nous nous en emerueillons nous-mesmes de iour en iour, quand nous considerons en quel estat estoient nos affaires il n'y a que huict iours ».¹⁷

Une fois traversée cette période difficile, les Pères reprirent avec plus d'ardeur que jamais leur travail d'évangélisation. On accueillit si bien leur zèle qu'au printemps suivant, ils pouvaient fonder un nouvel établissement. Le bourg d'Ihonatiria s'était en effet considérablement dépeuplé depuis la peste survenue l'automne précédent. Le Père de Brébeuf, désireux d'occuper les centres les plus importants, arrêta son choix sur la bourgade de Téanaostayaé.¹⁸ Les arrangements, qu'on pré-

¹⁵ J. de Brébeuf, cité par F. Le Mercier, Q 1638, 43.

¹⁶ J. de Brébeuf, Q 1636, 139d.

¹⁷ F. Le Mercier, Q 1638, 44g ; à cet épisode dramatique de la mission huronne, le P. Le Mercier a consacré plusieurs colonnes de sa *Relation* annuelle (Q 1638, 33d-44g) ; voir en outre le résumé qu'en donne le P. Bressani dans sa *Relation abrégée*, 99-104. Voir aussi l'introduction au « Testament » du Père de Brébeuf, rédigé le 28 octobre 1638, dans Latourelle, 2 : 20-23.

¹⁸ « La resolution estant prise, de quitter la demeure d'Ihonatiria à faute d'habitans, la plupart ayant esté emportez ou dissipez par la maladie, . . . on ne fut pas long-temps à aduiser, de quel costé il seroit à propos de tirer, le bourg de Teanaustayaé estant le plus considerable de tout le país, et qui par consequent estant vne fois gagné à Dieu, donneroit vn grand bransle à la conuersion de tout le reste », J. Lalemant, Q 1639, 66.

voyait difficiles, se conclurent au contraire très rapidement, grâce aux prudentes démarches du Père de Brébeuf: «... en peu de temps ils arresterent de nous receuoir dans leur bourg, et de nous y donner vne cabane; ce qui fut executé. La premiere Messe y fut dite le 25. de Iuin, au grand contentement de nos Pères, qui auoient de la peine de croire ce qu'ils voyoient, tant vn peu auparauant ce bourg nous auoit eus en abomination ».¹⁹

C'était donc là le spectacle que la Mission présentait au Père Daniel après ses deux années d'absence: éprouvée par de terribles persécutions, elle n'en demeurait pas moins résolument attachée à ces barbares, dans l'espoir de les amener peu à peu à des mœurs plus chrétiennes. Avec la conversion du premier adulte en 1637, la foi s'était allumée parmi eux. Restait cependant au Père Daniel et à ses compagnons le soin de protéger cette petite flamme et même de la répandre jusqu'à l'embrasement total du pays.

Fernand POTVIN, s.j.

(à suivre)

¹⁹ J. Lalemant, Q 1639, 66d; voir aussi Latourelle, 2: 73-74.